

LIAISON CINÉMATOGRAPHIQUE - ARTÉMIS PRODUCTIONS  
PRÉSENTENT

VINCENT  
ELBAZ

CÉCILE  
DE FRANCE

JEAN-PIERRE  
CASSEL

*J'aurais voulu être un*  
**DANSEUR**



UN FILM DE  
**ALAIN BERLINER**

LIAISON CINÉMATOGRAPHIQUE - ARTÉMIS PRODUCTIONS  
présentent

# *J'aurais voulu être un* **DANSEUR**

La disparition brutale de Jean-Pierre m'a surprise car il n'aimait pas inquiéter et ne parlait pas de la gravité de son état.

J'ai eu tellement de plaisir à travailler avec lui, que ce soit sur **La maison du Canal** ou **J'aurais voulu être un danseur**, j'aurais aimé continuer.

Dans la chanson «Broadway dans la tête», interprétée par Jean-Pierre dans le film, Pépé chante son histoire, bien entendu, mais elle est pleine de similitudes avec celle de Jean-Pierre.

Un jour, Jean-Pierre a vu une comédie musicale et il a été emporté. Gene Kelly, les pavés luisants sous la pluie, Broadway, le haut de l'affiche... c'était son univers, son rêve.

Depuis, il n'a cessé d'être ce magnifique acteur qui aimait aussi danser et chanter, et ne pouvait rester trop longtemps sans faire un pas de claquettes ou fredonner un air qui lui trottait dans la tête. Un comédien chanteur danseur s'en est allé. C'était un homme rare.

Alain Berliner

UN FILM DE  
**ALAIN BERLINER**

Avec

**VINCENT ELBAZ, CÉCILE DE FRANCE, JEAN-PIERRE CASSEL,  
CIRCÉ LETHEM, PIERRE CASSIGNARD, JEANNE BALIBAR**

Scénario d'Alain Berliner  
avec la collaboration de Sonia Bekhor

**SORTIE LE 29 AOÛT 2007**

[Durée : 1h47]

## SYNOPSIS

Gérant d'une vidéothèque, François Maréchal mène avec Blanche et leur fils une existence paisible et sans éclat, jusqu'au jour où dans son magasin, il met en rayon le DVD de **Chantons sous la pluie**. Il décide de regarder quelques images du film et découvre le monde de la comédie musicale. Cette révélation va bouleverser sa vie car, dès lors, François n'a plus qu'une obsession : devenir danseur de claquettes.

Tournant le dos à son bonheur tranquille, il délaisse peu à peu femme, enfant et travail, pour vivre pleinement sa soudaine et secrète passion.

François va alors être rejoint par le passé familial, marchant sans le savoir sur les traces de son père qu'il croyait disparu...



## ALAIN BERLINER / RÉALISATEUR

Metteur en scène, scénariste et producteur, né à Bruxelles, Alain Berliner a débuté au cinéma en réalisant plusieurs courts métrages et en signant les scénarios de nombreux films et téléfilms. Présenté à la quinzaine des réalisateurs à Cannes en 1997, **Ma vie en rose**, son premier long métrage, lui vaut immédiatement une belle reconnaissance critique et publique. Le film remporte, entre autres prix, le prestigieux Golden Globe du meilleur film étranger 1998. Depuis, le cinéaste a signé deux téléfilms **Le Mur** et **La Maison du canal** ainsi que **D'un rêve à l'autre (Passion of mind)**, un film réalisé aux Etats-Unis avec Demi Moore pour interprète. **J'aurais voulu être un danseur** est son troisième long métrage pour le cinéma.

### ENTRETIEN

#### Comment avez-vous fait le choix de ce titre pour le film et que représente t-il ?

Le premier titre auquel j'ai pensé pour le film était Gene Astaire mais la veuve de Fred Astaire s'est opposée à l'utilisation du nom dans le titre. Je pouvais prendre le risque de l'utiliser comme nom de scène pour le personnage du père mais je ne pouvais pas l'utiliser comme titre, j'ai donc abandonné cette idée. On a aussi envisagé Broadway dans la tête, malheureusement si Broadway signifie quelque chose dans les pays anglo-saxons, c'est beaucoup moins évident ici, mais c'est vrai qu'en anglais Broadway on my mind reflète bien l'esprit du film.

Si l'impulsion de base n'est pas tout à fait la sienne, François a néanmoins le désir très profond d'être danseur et même quand il en comprend les véritables raisons, ça ne lui passe pas. S'il ne devient pas un danseur vedette, il finit, malgré tout, par chanter et danser. Certains deviennent chanteurs de bals, ils en font leur vie et sont très heureux comme ça. Je pense que c'est très important car, certes, on n'est pas tout à fait maître de nos choix mais au moment où l'on s'engage dans une voie et qu'elles qu'en soient les raisons, on a envie d'aller jusqu'au bout.

#### J'imagine que vous vous retrouvez en partie dans le personnage de François car plus jeune vous avez, vous aussi changé de voie...

Bien sûr ! Quand je suis entré à l'école de cinéma, c'était d'abord pour continuer mes études et surtout faire de la musique tranquillement, sans trop me préoccuper du lendemain. J'ai été le premier surpris d'en faire un métier qui me permette de gagner ma vie, car sur le nombre d'aspirants réalisateurs qui sortent des écoles de cinéma, combien font, ne serait-ce qu'un premier long métrage, surtout en Belgique ? Il y en a très peu et donc je me dis que j'ai eu beaucoup de chance d'être parmi ceux-là. Faire un film est toujours une entreprise à haut risque, il faut une patience à toute épreuve et une obstination certaine, mais en même temps, c'est un tel plaisir quand on y arrive...

#### Comment est né ce film ?

Le point de départ est un scénario autour de trois histoires parallèles qui finissaient par se croiser. L'une d'entre elles, qui tournait autour d'un secret de famille et de sa répétition à travers les générations me plaisait beaucoup plus que les autres. Noyée parmi les deux autres, je n'arrivais pas à la développer comme j'en avais envie, à moins d'en faire un film de trois heures... J'ai donc choisi de l'isoler et de réécrire un autre scénario à partir de cette base.

Dans des lectures, des histoires que j'avais entendues, j'ai réalisé à quel point, de manière inconsciente, certains mettent leurs pas dans ceux de leurs parents, et font preuve à leur égard d'une loyauté destructrice, recréant de génération en génération les mêmes conduites, les mêmes erreurs.

Par exemple dans la famille de Baudelaire, pendant un siècle, les pères, tous militaires, ont abandonné, sans raison apparente, femme et enfant lorsque leur fils atteignait l'âge de six ans. Un des plus grands poètes s'est construit sur cette déchirure. Mais les autres ? Combien en sont morts directement ou indirectement ? Combien de fils développent au même âge, la même maladie que leur père et leur grand-père ? Le même accident ?

Je me suis rendu compte que le poids du passé pèse beaucoup sur notre présent, beaucoup plus que nous ne voulons bien l'admettre. C'est ce que découvre aussi François, le héros de «J'aurais voulu être un danseur». C'est ce qu'il va essayer de changer.

**A-t-il été difficile de trouver l'équilibre entre tous les genres abordés, comédie musicale, drame psychologique, onirisme ?**

L'idée n'était pas de trouver l'équilibre entre tous ces éléments ou d'avoir un genre affirmé mais de leur permettre de cohabiter. C'est une chose qui me semble possible à partir du moment où l'on installe ce parti pris assez rapidement au début du film, où l'on donne cette clé au spectateur. Après il accepte de passer plus facilement d'un ton à l'autre. Dans les histoires de répétition, de génération en génération, la base est souvent extrêmement dramatique et j'avais cette envie mais, comme dans mes autres films, j'ai toujours un peu fait chanter, voire danser des gens de manière embryonnaire, je me suis dit «pourquoi ne pas y aller franchement ?»

**Dans Ma vie en rose, sa grand-mère disait au jeune Ludovic «Ferme les yeux et le monde devient celui que tu veux», est-ce une phrase que l'on pourrait également appliquer à ce film et au choix effectué par le personnage de François ?**

Tout à fait, et j'ai pris conscience que c'est un vrai leitmotiv dans ma propre dynamique et dans les raisons pour lesquelles je fais des films. Dans Ma vie en rose, sa grand-mère dit ça à Ludovic pour essayer de le préserver de tous les ennuis qui vont lui tomber dessus s'il décide d'aller au bout de ses envies. Et François dans J'aurais voulu être un danseur va, lui aussi, se créer pas mal de problèmes s'il va au bout de ses désirs. Mais quand les rêves se transforment en réalité, tout devient alors très gai, je suis donc très partagé sur l'attitude à adopter.

**Singin' in the rain bouleverse la vie de François, il était important pour vous d'utiliser cette référence et existe-t-il un film qui ait eu ce même effet dans votre vie ?**

Il y a «La Balade sauvage», de Terrence Malick. Je l'ai découvert dans une petite salle à Bruxelles où j'ai dû le revoir sept fois. J'ai un peu de mal à qualifier la nature du choc que m'a procuré ce film, mais c'est vraiment à ce moment-là que j'ai eu envie de faire ce métier. Ce qui m'a beaucoup plu, c'est le côté extrêmement réel, dur, violent de l'histoire mais aussi son aspect totalement surréaliste et le rythme du récit qui font qu'il ne s'ancre pas tout à fait dans un genre de western traditionnel. C'est un film de personnages qui tient presque du conte ou de la fable. Je retrouve ça un peu chez Shakespeare au théâtre : être plongé au cœur de la réalité tout en s'en extirpant et en prenant une distance. Quant à Singin' in the rain, c'était important d'avoir cette référence car c'est un film mythique de l'histoire du cinéma qui représente la quintessence de la comédie musicale et des claquettes, ça faisait vraiment sens avec l'histoire de ce film.



**Avez-vous eu des difficultés particulières pour monter ce projet atypique qui mélange les genres ?**

Le film est une coproduction luxembourgeoise, belge, française et anglaise. Le nombre de pays coproducteurs montre à quel point ça a été compliqué à monter. Le mélange des genres, mais aussi cette histoire d'un type qui veut devenir danseur, avec tout un aspect psychologique et «psycho-généalogique», rendaient le film compliqué à lire pour les décideurs. Ils ne voyaient pas vraiment dans quelle case le ranger.

**Même si on en parle beaucoup aujourd'hui, on imagine que le thème de la résilience n'est pas le plus facile à imposer... Est-ce un sujet qui vous passionne depuis longtemps ?**

Oui, c'est très à la mode aujourd'hui mais je m'y intéresse depuis pas mal de temps déjà. J'ai lu, il y a quelques années, un livre formidable de Boris Cyrulnik qui s'appelle

«Sous le signe du lien» et qui évoque l'importance de l'attachement pour se développer. Puis Un merveilleux malheur dans lequel il parlait déjà de résilience et de la manière dont on peut effectivement s'en sortir, même si on est mal parti, comme François dans le film. Il explique qu'on peut redresser la barre et retrouver une stabilité pour continuer son existence. C'est un message que j'aime beaucoup et c'est une faculté qui me fascine chez l'être humain.

**Et la répétition à travers les générations....**

J'ai lu des livres consacrés au sujet, notamment ceux d'Anne Ancellin Schützenberger Aïe, mes aïeux et Ces enfants malades de leurs parents. J'ai été très étonné des exemples qui pouvaient être donnés, comme l'histoire de Baudelaire, ou d'un homme qui développe un cancer de la gorge mais ne sait pas que son père s'est pendu à l'âge où il découvre ce cancer. Ça



m'impressionne énormément, cette sorte de mémoire inconsciente. On dit toujours qu'on ne devrait vivre qu'au présent mais ce n'est pas vraiment possible car il y a plein de moments dans l'existence où le passé intervient, même de façon totalement inconsciente. C'est fascinant de voir à quel point parfois on a l'impression de faire un choix clair, conscient et personnel à 100% alors qu'en fait, il est complètement guidé par une chose que notre père ou notre grand-père a faite des années auparavant et dont on n'a aucune connaissance. On sent bien à quel point notre passé fait de nous des adultes mais nous empêche aussi de devenir totalement libres. Mais tout ça dépend de la constitution de chacun. Prenons le père de François, joué par Jean-Pierre Cassel dans le film. Il décide d'abandonner sa famille pour danser. Il ignore que son père a fait de même. François est dans la même situation : il abandonne son fils sans savoir que son père a fait la même chose avec lui. Leur différence n'apparaît qu'au moment où ils apprennent la vérité. Au lieu de fuir à nouveau comme Guy, François

décide d'affronter ce «sort». C'est là l'espoir. Le conditionnement peut être le même pour plusieurs personnes, la réponse que chacun y apporte est, elle, différente selon sa personnalité.

#### **Le montage du film est très important. On a le sentiment qu'il possède sa propre écriture...**

Absolument. Pour moi, il y a trois écritures dans le film. Celle du scénario, celle du tournage et puis la véritable écriture qui est celle du montage. Sur le scénario, tout est permis, vous pouvez rêver. Ensuite sur le tournage, tout est découpé, vous tournez dans le désordre et très franchement, au milieu du tournage il y a toujours un moment où je ne sais plus très bien où j'en suis. Au montage, je dois aller dans le sens de la matière et je réorganise le récit en fonction des éléments dont je dispose, même s'il me faut, bien sûr, suffisamment d'options pour le faire. S'il y a des choses qui ne sont pas totalement telles que je les avais désirées mais qu'elles sont fortes et possèdent leur propre logique, je m'y plie. J'applique un peu une logique de documentaire.

#### **Quelles sont les scènes les plus difficiles à mettre en scène ? Celles de comédie musicale ou les moments plus intimes de jeu ?**

Une chorégraphie, c'est très précis, validée et répétée à l'avance, on a une toute petite latitude. Techniquement, toutes ces scènes de comédie musicale sont compliquées à tourner mais les chefs machinos ont un bon sens du rythme, ils savent précisément à quel moment partir et arriver, d'un endroit à un autre. En revanche, lorsque la tension doit se nouer entre les personnages c'est plus compliqué, surtout qu'ici j'ai fait le choix de dire que la violence n'a pas besoin de cris et de mots extrêmement durs pour s'exprimer. Parfois, une petite phrase ou un simple regard sont beaucoup plus terribles, plus destructeurs. Quand on donne des coups, c'est la preuve qu'on prend encore la peine de se toucher et que l'autre compte toujours un peu, d'une certaine façon. Quand on ne dit rien ou qu'on s'en va avec un simple mot, c'est terrible. Moi j'appelle ça le pic à glace ! C'est glacé et sans appel.

#### **Comment avez-vous travaillé avec Jean-Pierre Cassel et Vincent Elbaz sur les scènes de danse ?**

Ce sont des numéros qu'ils ont répétés ensemble. Mais Vincent avait beaucoup travaillé seul avec la chorégraphe, en amont du tournage. Dans la scène de l'audition quand il est «Chez Pépé», le pas que Jean-Pierre lui fait danser, il lui a suggéré quelques heures seulement avant de tourner. C'est très rare de pouvoir faire ça, Vincent a été vraiment surprenant.

#### **Vous êtes donc attentif aux suggestions de vos acteurs ?**

Oui, bien sûr ! Je suis comme une éponge, je prends toutes les idées qui me semblent aller dans le sens du film. Si un acteur s'empare du personnage, même si ce n'est pas tout à fait ce que j'avais prévu, je sais qu'il est en train d'en trouver la logique. C'est lui qui

l'incarne et à partir du moment où je l'ai choisi il faut que j'aïlle dans ce sens-là, sauf s'il va totalement à l'encontre des intentions du personnage. J'essaie aussi de ne pas être trop psychologisant. Chacun peut jouer avec ses fêlures et ses blessures à partir du moment où il n'est pas obligé de les révéler à tout le monde.

#### **Parlez-nous de votre collaboration avec Marc Collin pour la musique du film ?**

Ce travail sur la musique est intervenu très en amont car il fallait notamment choisir les titres pour les numéros dansés. Je ne voulais pas revisiter des standards, type Cole Porter, et donner un côté vieillot et désuet au film. Les claquettes, c'est quelque chose qui peut être très moderne. Aujourd'hui il y a des gens qui font des claquettes sur du hip-hop et avec des baggy et c'est magnifique. Avec Marc, on a cherché parmi les titres de la fin des années 80 et du début des années 90, qui correspondent à la période de découverte de la musique par François. C'est en écoutant le premier album de Nouvelle Vague (ndlr ; le groupe de Marc Collin) qu'il m'a paru évident de faire le choix de réarranger des morceaux que nous connaissons. C'est difficile dans une comédie musicale d'écrire 10 standards. C'est formidable de prendre une ritournelle pop, électronique comme Just can't get enough et de se dire que ce n'est pas juste un gimmick, il y a une vraie chanson derrière. La difficulté supplémentaire est que Marc devait laisser de la place pour des passages claqués. Il a donc travaillé avec la chorégraphe qui lui a indiqué les endroits où elle en avait besoin. Bien sûr, il y a des morceaux que l'on n'a pas pu avoir faute d'autorisation ou dont le prix demandé n'était pas du tout en rapport avec le budget dont nous disposions, mais je suis ravi des titres retenus et des versions que Marc en a fait : «Souris puisque c'est grave» d'Alain Chamfort par exemple est une chanson que j'adore.

## VINCENT ELBAZ / FRANÇOIS

Après avoir suivi les Cours Florent de 1989 à 1993, c'est au théâtre que Vincent Elbaz débute sa carrière de comédien. Il arpente les planches pendant près de cinq ans avant d'y revenir en 2002 dans **Hysteria**, une pièce mise en scène par John Malkovich qui lui vaut deux nominations aux Molières comme meilleur comédien et meilleure révélation masculine. Un rapide passage par la télévision pour **Le Juge est une femme** en 1994, et le comédien décroche l'année suivante son premier grand rôle, celui de Chabert le sportif de la bande de potes dans **Le Péril Jeune** de Cédric Klapisch. Forts de ce premier succès en commun, l'acteur et le réalisateur se retrouvent par deux fois, en 1998 pour **Peut-être** et en 2001 sur **Ni pour, ni contre (bien au contraire)**. Entre temps, Vincent Elbaz aligne quelques jolis succès avec **Les Randonneurs**, qui lui vaut le Prix Jean Gabin, et surtout **La Vérité si je mens !**, la comédie populaire de Thomas Gilou. Si souvent, comme dans ces deux films, on lui fait jouer des personnages séducteurs et hâbleurs, sa curiosité l'entraîne rapidement sur d'autres chemins. En 12 ans de carrière, on l'a ainsi vu en toxico aspirant écrivain dans **Un pur moment de rock'n roll** de Manuel Boursinhac, en petite frappe amoureux de Marion / Laetitia Casta dans **Rue des plaisirs** de Patrice Leconte, en ange blond du **Quasimodo del' Paris**, la première réalisation de Patrick Timsit ou bien encore dans le rôle de Léon, un ouvrier-tailleur juif marqué par l'holocauste dans **Un monde presque paisible** de Michel Deville. En 2005, en compagnie de Marion Cotillard, il apportait toute sa fantaisie à **Ma vie en l'air**, le premier film de Rémi Besançon. Après **J'aurais voulu être un danseur**, on verra prochainement Vincent Elbaz dans **Tel Père Telle Fille**, premier film d'Olivier de Plas adapté du roman Teen Spirit de Virginie Despentes, dans **Le gang des postiches** d'Ariel Zeitoun et dans le film de Philippe Harel : **Les randonneurs à Saint Tropez**. Vincent Elbaz a depuis tourné dans le court métrage de Didier Rouget **Test** et sera sur scène avec Christina Reali à partir de septembre 2007 dans la pièce **Good Canary** mise en scène par John Malkovich.

### VINCENT ELBAZ PAR ALAIN BERLINER

«Je voulais un acteur à la Gene Kelly, quelqu'un d'ouvert, avenant, plutôt beau mec et à qui on donnerait le bon Dieu sans confession. Avant ce film, Vincent n'avait jamais fait de claquettes et il a eu environ huit mois pour apprendre à faire semblant, il a vraiment travaillé comme un fou. Il fait partie de ces comédiens, comme Robert de Niro, qui trouvent une incarnation physique à leurs personnages. Je me souviens que dans *Hysteria*, Vincent est devenu Salvador Dali de la tête aux pieds. Il a modifié sa voix, son aspect physique, il réfléchit beaucoup à ça. Je trouve ça très intéressant, d'autant que peu d'acteurs en France travaillent dans cette direction.»

## CÉCILE DE FRANCE / BLANCHE

César du meilleur espoir 2003 pour **L'Auberge espagnole**, et de la meilleure actrice dans un second rôle pour **Les Poupées russes** deux ans plus tard, Cécile de France est aussi lauréate du Prix Romy Schneider 2005 grâce à sa composition de jeune lesbienne confidente de Romain Duris dans les deux films de Cédric Klapisch. Après avoir fait tourner la tête de Patrick Timsit en 2000 à travers **L'Art délicat de la séduction**, le premier film de Richard Berry, la plus française des actrices belges a conquis le cœur des professionnels et celui du grand public. Des films de Cédric Klapisch à **J'aurais voulu être un danseur** signé de son compatriote Alain Berliner, Cécile de France est à l'aise dans tous les registres. Beaucoup de comédies à son actif : romantique avec **Irène** et **A+ Pollux**, grinçante dans **La Confiance règne** d'Etienne Chatiliez ou chorale avec **Fauteuils d'orchestre** de Danièle Thompson. Mais elle se retrouve aussi aux prises avec un tueur fou dans le thriller gore d'Alexandre Aja **Haute tension** et face au passé politique de la France à travers **Mon colonel** de Laurent Herbiet. L'actrice s'est même offert une incursion dans le cinéma américain en s'affichant en 2004 aux côtés de Jackie Chan et Arnold Schwarzenegger dans **Le Tour du monde en 80 jours** de Franck Coraci. Cette reconnaissance internationale passe également par le Festival de Cannes dont elle a été la maîtresse de cérémonie, très remarquée en 2005. L'an passé, la pétillante comédienne montait à nouveau les marches cannoises, cette fois-ci pour accompagner **Quand j'étais chanteur** dont elle était la vedette avec Gérard Depardieu. Après le joli succès remporté par le film de Xavier Giannoli à l'automne 2006, la comédienne confirme sa côte de popularité avec la réussite de **Mauvaise foi**, première réalisation de Roschdy Zem avec qui elle partage l'affiche. Dans les prochains mois, nous la verrons dans **Un secret** de Claude Miller aux côtés de Patrick Bruel et **Où est la main de l'homme sans tête ?**, un thriller «labyrinthe» de Guillaume Malandrin, dans lequel elle incarne une plongeuse de haut vol qui un jour rate son plongeon...

### CÉCILE DE FRANCE PAR ALAIN BERLINER

«Il y a dans le visage de Cécile, quelque chose qui incarne parfaitement le personnage de Blanche, même si je ne peux pas précisément expliquer pourquoi. J'étais ravi qu'elle accepte d'interpréter ce personnage qui n'est pas le premier rôle du film car j'avais, depuis longtemps, une très forte envie de tourner avec elle. Elle a pleinement joué le jeu en changeant sa coupe de cheveux et en composant un personnage qui est très loin d'elle et dont elle avait même beaucoup de mal à accepter certains aspects. C'est un vrai contre-emploi pour elle ! Mais pour moi, c'était une évidence, Cécile allait être une Blanche formidable.»



## JEAN-PIERRE CASSEL / GUY

Jean-Pierre Cassel s'initie au théâtre en s'inscrivant au cours Simon. Passionné de comédie musicale, le jeune acteur fréquente à l'époque les clubs de Saint Germain des Prés où il rencontre l'une de ses idoles, Gene Kelly. La star américaine qui lui enseigne un pas de claquettes lui offre, par la même occasion, l'opportunité de faire une apparition (non créditée) dans **The happy road**, que l'acteur-danseur réalise en 1958. Jean-Pierre Cassel trouve la notoriété l'année suivante grâce à Philippe de Broca qui lui offre le rôle principal de ses **Jeux de l'amour**. Dès lors, il ne quittera plus la lumière avec à son actif près d'une cinquantaine de pièces et spectacles, une centaine de rôles pour la télévision et pratiquement autant pour le grand écran. Après avoir figuré au générique de nombreuses œuvres marquantes du cinéma des années 70-80, français et international, le comédien trouve, à l'aube des années 2000, un regain d'intérêt de la part d'une nouvelle génération de cinéastes. On le retrouve ainsi par deux fois aux côtés de son fils Vincent dans **Métisse** et **Les Rivières pourpres** de Mathieu Kassovitz, en père de Guillaume Canet dans **Narco**, de Cécile de France dans **Mauvaise foi** signé Roschdy Zem et en coach du jeune boxeur incarné par Jalil Lespert dans **Virgil** de Mabrouk El Mechri. Fan absolu de Fred Astaire, l'acteur recharge les claquettes pour les besoins de **J'aurais voulu être un danseur**, d'Alain Berliner avec lequel il a déjà travaillé en 2003 sur **La Maison du Canal**. On l'a vu récemment à l'affiche de l'adaptation du livre autobiographique de Jean Dominique Bauby, **Le Scaphandre et le papillon** par Julian Schnabel et il sera début 2008 à l'affiche d'**Astérix aux jeux olympiques** où il incarnera le fameux druide Panoramix. Jean-Pierre Cassel a rejoint les étoiles le 19 avril 2007.

### JEAN-PIERRE CASSEL PAR ALAIN BERLINER

«Jean-Pierre est un vrai danseur de claquettes, qui a eu comme premier «professeur» Gene Kelly lui-même, quand il était à Paris à la fin des années 50. Ce film est une manière pour lui de boucler la boucle. Il est toujours, aujourd'hui, formidable de voir Jean-Pierre danser, il n'a rien perdu de sa souplesse, ce côté aérien. Mais c'est surtout un comédien. Il n'a pas hésité à se couper les cheveux très courts et porter des lunettes noires qui masquent son regard pour interpréter Guy. C'est la deuxième fois que je l'ai devant ma caméra (après **La maison du canal**) et ça a été un grand plaisir. Avec son sourire charmeur, on a l'impression qu'il ne peut être que gentil, mais il est capable d'une violence froide étonnante. Très fort, M. Cassel.»

## CIRCÉ LETHEM / ARIANE

L'actrice belge (et parfaitement bilingue) Circé Lethem est la fille de Gerda Diddens, directrice de casting et de Roland Lethem, cinéaste expérimental et très controversé dont le film le plus célèbre reste **Bande de cons**, en 1970. Circé débute en 1993 dans un téléfilm de sa compatriote Chantal Akerman, l'autobiographique **Portrait d'une jeune fille de la fin des années 60 à Bruxelles**, produit pour Arte dans le cadre de sa collection «Tous les garçons et les filles de leur âge». Puis, après avoir remporté un 1er Prix d'Art Dramatique du Conservatoire Royal de Bruxelles où elle a travaillé sous la direction de Pierre Laroche, Frédéric Dussenne et Pietro Pizzutti, Circé suit des stages de perfectionnement avec Benno Besson, Olivier Py et Jean-Louis Martinelli, la jeune comédienne débute ensuite une carrière au théâtre où elle s'illustre dans près d'une vingtaine de pièces. Au cinéma, on a pu l'apercevoir, entre autres, dans **Les Destinées sentimentales** d'Olivier Assayas, **La Chambre des officiers** de François Dupeyron ou bien encore dans **La Fille de son père** de Jacques Deschamps en 2001. L'actrice qui a tourné dans une vingtaine de courts métrages est récompensée d'une mention spéciale lors de l'édition 2002 du festival Court 18 pour sa prestation dans **Mamaman**, un court réalisé par son frère aîné lao. À l'affiche en octobre 2006 d'**Octobre** de Pierre Léon, l'actrice a récemment prêté sa voix à la version néerlandaise d'**Azur et Asmar**, le film d'animation de Michel Ocelot. Après avoir travaillé une première fois en 2003 avec Alain Berliner sur son téléfilm **La Maison du Canal**, Circé Lethem retrouve le cinéaste pour **J'aurais voulu être un danseur** dans lequel, la comédienne incarne Ariane.

### CIRCÉ LETHEM PAR ALAIN BERLINER

«Comme Blanche dans le film, c'est la fille de la bourgeoisie qui s'amourache d'un garçon pas de son milieu. Guy est un garagiste qui a de l'ambition, qui va lui faire «une belle vie», comme celle qu'elle pouvait espérer en épousant quelqu'un de son rang. Sous une apparente réserve, c'est une femme de feu et de tête, qui n'hésite pas à couper tout lien avec le passé après le départ de Guy, et à le déclarer mort, au propre comme au figuré. C'est ma deuxième collaboration avec Circé après **La Maison du Canal**, dans un rôle à l'opposé de celui de la fermière avec son accent flamand. Cela montre toute la palette dont elle dispose pour donner vie à des personnages différents.»



## PIERRE CASSIGNARD / GUY (JEUNE)

Originaire de Sainte-Foy près de Bergerac, Pierre Cassignard a été reçu à l'ENSAAT, l'école de la Rue Blanche, en 1984, puis au Conservatoire National de Paris. Il débute alors une carrière de comédien de théâtre qui le conduit à jouer dans près d'une vingtaine d'oeuvres en moins de vingt ans. Parmi celles-ci, **Riverside drive**, l'une des trois pièces qui composent *Adultères*, un triptyque signé Woody Allen, mis en scène par Benoît Lavigne et grand succès théâtral de la saison dernière. Cette carrière sur les planches lui vaut le Molière du meilleur comédien en 1997 pour **Les Jumeaux vénitiens** et une nomination à la même récompense en 2005, pour son interprétation dans **La Locandiera** de Carlo Goldoni. Parallèlement au théâtre, dès 1993, il travaille régulièrement pour la télévision avec des metteurs en scène comme Caroline Huppert, Laurent Heynemann, Bernard Rapp ou Anne-Marie Etienne, une réalisatrice avec laquelle il collabore également au cinéma en 1999 pour **Tôt ou tard**. Sur grand écran, on a pu le voir dans **Vivante** de Sandrine Ray, **Violence des échanges en milieu tempéré** de Jean-Marc Moutou, **Les Poupées russes** de Cédric Klapisch et **Tout pour plaire**, le premier film de Cécile Telerman. En 2007, outre **J'aurais voulu être un danseur** d'Alain Berliner, ce comédien discret partage avec Sandrine Bonnaire, Pascal Légitimus et Anne Parillaud, l'affiche de **Demandez la permission aux enfants !**, le troisième long métrage d'Eric Civanyan.

### PIERRE CASSIGNARD PAR ALAIN BERLINER

«Pierre est un acteur formidable, très généreux et très disponible. Je l'avais vu dans un téléfilm avec Miou-Miou qui se passe dans un grand magasin (ndlr ; Agathe et le grand magasin, un téléfilm de Bertrand Arthuys en 2001) et je l'avais trouvé pas mal. J'avais, malgré tout, du mal à l'imaginer en Jean-Pierre Cassel jeune. C'est le directeur de casting qui a insisté pour que je le rencontre. Il m'a dit «auditionne-le, vois comment il danse !». Ce que j'ai fait et lors de notre premier rendez-vous, ça a été une évidence, je me suis vite rendu compte que j'avais envie de le filmer. C'est une belle rencontre !»

## JEANNE BALIBAR / CLAUDIA

Mystérieuse, séduisante et singulière, Jeanne Balibar est née d'une mère physicienne et d'un père philosophe. La jeune fille développe très tôt beaucoup de curiosité pour les différentes formes d'expression artistique, du cinéma à l'opéra en passant par la littérature ou la danse qu'elle pratique intensivement. Après de brillantes études (elle est notamment diplômée de Cambridge), elle s'oriente vers la comédie, pousse les portes du Conservatoire National d'Art Dramatique et fait même un passage à la Comédie Française de 1993 à 1997. Après une première apparition (non créditée) dans **La Sentinelle** en 1992, elle retrouve son réalisateur Arnaud Desplechin, quatre ans plus tard pour un premier rôle important dans **Comment je me suis disputé (Ma vie sexuelle)**. Une composition remarquable qui lui vaut une première nomination au César du Meilleur Espoir féminin. La seconde suivra l'année suivante pour la comédie décalée de Laurence Ferreira Barbosa **J'ai horreur de l'amour**. Si la récompense lui échappe à nouveau, sa carrière est lancée et l'actrice devient l'égérie du cinéma d'auteur français. En 1998, elle est à l'affiche de **Fin août, début septembre** d'Olivier Assayas, qu'elle croise à nouveau en 2004 pour **Clean**. Bruno Podalydes (**Dieu seul me voit**), Jean-Claude Biette (**Trois ponts sur la rivière et Saltimbank**), Mathieu Amalric (**Mange ta soupe et Le Stade de Wimbledon**) ou bien encore Raoul Ruiz (**La Comédie de l'innocence**) font appel à elle. Après avoir esquissé quelques pas de danse pour les besoins du film d'Alain Berliner, la comédienne a retrouvé pour **Ne touchez pas à la hache**, Jacques Rivette avec qui elle a tourné en 2001 **Va savoir**. Comédienne et danseuse, Jeanne Balibar a même rajouté une belle corde à son arc avec la chanson puisque trois ans après *Paramour*, est sorti en novembre dernier son second album intitulé *Slalom dame* réalisé avec Roldolphe Burger et Fred Poulet et la participation de Dominique A.

### JEANNE BALIBAR PAR ALAIN BERLINER

«Jeanne est quelqu'un dont j'ai toujours beaucoup apprécié la présence et le jeu. Comme je savais qu'elle dansait, j'ai rapidement pensé à elle. Je lui ai proposé ce rôle qui n'est pas énorme, je n'étais donc pas du tout persuadé qu'elle me dise oui, d'autant que je n'étais pas persuadé qu'il s'agissait d'un genre de film qu'elle aime faire. À certains moments, nous étions un peu en retard et elle n'avait pas grand-chose à faire mais elle restait là patiemment. J'allais régulièrement la voir pour m'excuser et elle me disait «ce n'est pas grave, il fait beau et je m'amuse.»»







Cécile / Blanche en train de laisser sa vie basculer... En lecture, avec Cécile et Vincent, nous avions d'abord survolé cette scène, il ne semblait pas y avoir de problèmes. Puis, Cécile a commencé à poser des questions sur la crédibilité de son personnage dans cette situation. C'est tout l'axe de Blanche et de sa relation à François qui se construisent là. Une intense discussion sur le personnage de Blanche s'en est suivie, et, finalement, c'est Cécile elle-même

qui a prononcé le dialogue qui est dans le film «Moi, j'ai des rêves simples... je veux une petite maison...». J'adore les lectures avant tournage. On quitte l'idéal du script, on rentre dans le concret des personnages qui s'animent et prennent vie grâce aux acteurs. C'est un moment magique.

Cette scène n'était pas écrite comme ça dans le scénario. Le petit jeu de François avec les chaussures de claquettes s'est inscrit dans la chorégraphie. Le travelling qui accompagne le départ de François, en un plan, n'était pas prévu. Il s'est imposé pour suivre le mouvement du comédien vers la porte. Et il y avait ce morceau de mur, juste avant la porte. Je me suis dit que ce serait bien de rester là-dessus, alors que, derrière, François décide définitivement de partir. Un plan qui s'est fait naturellement.



Cette veste blanche donne un petit côté John Travolta de province à Vincent. J'aime beaucoup ça et je le trouve absolument formidable ici, il a une énergie incroyable. Tout son charme et son charisme éclaboussent l'écran.



Qu'est-ce que j'avais envie de tourner avec Jeanne ! Elle est magnifique et toujours mystérieuse, elle a même accepté de se vieillir pour le rôle. Ça me donne envie de faire des choses plus longues, plus fortes encore avec tous ces acteurs.



Mette, la chorégraphe m'a dit «La première séquence d'une comédie musicale, c'est toujours étrange. Ce n'est pas normal que des gens se mettent à danser et chanter comme ça.» On a eu du fil à retordre au montage pour passer de la séquence du vidéo club à celle-ci avec fluidité et sans être trop surpris.

Cassignard / Balibar, un super couple toujours très, très gracieux. C'est marrant parce que Pierre Cassignard un peu plus jeune était vraiment considéré comme le nouveau Jean-Pierre Cassel à cause notamment de la danse et de sa gestuelle.



La façon que le personnage a de regarder cette affiche avec Gene Broadway, représente bien la manière dont nous en Europe, on fantasme l'Amérique, mais ce n'est qu'une imagerie. J'ai aussi connu l'Amérique par le cinéma avant de m'y rendre et de la filmer à mon tour.



À travers cette chorégraphie et cette chanson, Guy raconte à son fils ce qui lui est arrivé. Il le fait à sa manière car c'est un personnage qui n'est pas dans l'explication. Du coup, cette séquence crée une complicité et un rapport père-fils très étrange, mais réel. Il a une sorte de sentiment paternel, tout de même. Il ne veut juste pas reconnaître que c'est son fils, c'est tout ! (rire)



## FICHE ARTISTIQUE

François	VINCENT ELBAZ
Blanche	CECILE DE FRANCE
Guy (adulte)	JEAN-PIERRE CASSEL
Ariane	CIRCÉ LETHEM
Guy (jeune)	PIERRE CASSIGNARD
Claudia	JEANNE BALIBAR
Maurice	SIMON BURET
Christian	FRANCK MONIER
Antoine	PASCAL LANGDALE

## FICHE TECHNIQUE

Réalisation et scénario	ALAIN BERLINER
Collaboration à l'écriture	SONIA BEKHOR
Directeur de la photo	TONY PIERCE ROBERTS BSC
Décors	PIERRE-FRANCOIS LIMBOSCH
Chorégraphies	METTE BERGGREEN
Son	PIERRE MERTENS
Montage image	MARIE-HÉLÈNE DOZO
Montage son	JULIE BRENTA
Mixage	DEAN HUMPHREYS
Costumes	CATHERINE MARCHAND
Maquillage	GARANCE VAN ROSSUM
1er assistant réalisateur	THOMAS DECOCK
Scripte	ELISABETH ALEXANDRIS
Directeur de production	VINCENT CANART
Régie générale	MARIANNE LAMBERT
Producteur exécutif France	SERGE ZEITOUN
Musique originale	TERRY DAVIES
Musique chorégraphies	MARC COLLIN
Musiques additionnelles	JEANNOT SANNAVIA FRÉDÉRIC VERCHEVAL CHRISTOPHE VERVOORT PIERRE ROGER
Photos	DANIELLE PIERRE

Un film produit par Patrick Quinet  
Coproducteurs: Claude Waringo, Christine Alderson, Stéphane Quinet,  
Alain Berliner & Arlette Zylberberg

Format image : Cinémascope (2 :35)  
Format son : Dolby SR  
VISA 111,030

Une coproduction européenne  
Belgique – France – Luxembourg – Royaume-Uni

Une production déléguée  
Liaison Cinématographique, Artémis Productions

En coproduction avec  
Samsa Film, WFE, Media Services, Ipso Facto Films, RTBF (Télévision belge)

Avec la participation de  
Canal+, TPS

En association avec Nord-Ouest Production, Pan-Européenne Edition, Marathon,  
avec l'aide du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique  
et des Télédistributeurs wallons, du Tax-shelter du gouvernement fédéral de Belgique,  
du Fonds National de Soutien à la Production Audiovisuelle du Grand-Duché de Luxembourg,  
avec le soutien de Eurimages, Wallimage, Promimage, MEDIA.

Ventes internationales: TF1 International

Distribution Eurozoom  
4 bis rue de l'armée d'orient 75 018 Paris  
Tel 01-42-93-73-55  
Fax 01-42-93-71-99  
eurozoom@eurozoom.fr

Stock copies et pub  
Subradis  
5-9 quai des grésillons  
92230 Gennevilliers  
tel 01 47 33 72 53  
fax 01 47 33 36 28

Dossier de presse conçu par  
Michèle Abitbol-Lasry, Séverine Lajarrige  
et Jean-Luc Brunet

Presse:  
Michèle Abitbol-Lasry et Séverine Lajarrige  
184, Bd Haussmann - 75008 Paris - tél: 01 45 62 45 62  
michele@abitbol.fr ou severine@abitbol.fr



